

Le Courtil filmé de l'intérieur

LEERS-NORD L'institution spécialisée au cœur d'un document unique

► La réalisatrice Mariana Otero a observé et filmé durant de longs mois un groupe d'enfants psychotiques pris en charge à Estaimpuis.

► Elle en a tiré un document poignant mais lucide, à mille lieues des pratiques scandaleuses dénoncées ailleurs...



Le film de Mariana Otero frappe par son réalisme. © D.R.

« À ciel ouvert » Le titre interpelle pour un film documentaire sur une institution qui prend en charge des enfants souffrant de maladie mentale. Des institutions que l'on imagine fermées sur elles-mêmes, presque austères et même cyniques. Bref, rien à voir avec le Courtil, un institut basé à Leers-Nord (Estaimpuis) qui, chose rare, a ouvert ses portes à une réalisatrice, Mariana Otero, qui y a baladé sa caméra durant de longs mois. L'artiste s'est immergée voire intégrée dans la vie de huit enfants, âgés de 4 à 16 ans dits « psychotiques » ou plutôt « *psychiquement et socialement*

en difficulté » comme préfère en parler l'équipe qui les prend en charge au quotidien. Une équipe qui s'apparente d'ailleurs à une famille pour ces enfants qui sont au Courtil en semi-internat, retournant chez eux ou dans d'autres institutions le week-end.

Le film de Mariana Otero frappe par son réalisme. Le spectateur a très vite l'impression de vivre au quotidien avec ces enfants, les éducateurs et les psychologues qui les accompagnent. « *C'est vrai que Mariana a su très bien rendre compte de notre*

travail, explique Dominique Holvoet, directeur adjoint du Courtil. *Il faut dire qu'il y a eu un très long travail de préparation en amont. Elle a d'abord visité plusieurs institutions avant de porter son dévolu sur la nôtre. Et puis, elle a passé beaucoup de temps à discuter avec l'équipe avant de s'immerger ici plusieurs mois, sans caméras, comme une stagiaire.* »

Le film illustre aussi très bien la méthode de travail si particulière développée au Courtil : « *Plutôt que d'essayer d'ap-*

prendre à ces enfants à s'adapter à la société et de gommer ses bizarreries quotidiennes, on va justement essayer de détecter et de soutenir les particularités qu'ils ont développées pour tenter de faire face au monde qui les entoure. »

Les solutions sont inventées au cas par cas, sans jamais rien imposer. On suit ainsi Alysson, effrayée par son propre corps et de quoi il se compose (os, veines...), trouver de l'apaisement dans le fait de fouiller, de gratter la terre et d'y déterrer des trésors... Pour

le petit Evanne, le théâtre et la musique aideront à canaliser ses émotions. Quant à Jean-Hugues, 16 ans et passionné de BD, il s'est mis à créer ses propres storyboards qui l'aident à se positionner dans le temps. Le film se termine d'ailleurs sur une discussion entre Alexandre Stevens, médecin et psychanalyste qui a fondé l'institution, et Jean-Hugues sur la question de son avenir. Le jeune homme se verrait bien dans un studio supervisé comme en propose également le centre. Tous les intervenants présents lors de la discussion semblent d'accord pour mettre à profit les deux années qui le séparent de sa majorité pour qu'il soit prêt pour cette autonomie.

« *Depuis 30 ans, cette méthode de travail offre des résultats époustouflants*, assure Dominique Holvoet. *Nous avons vu des jeunes que nous pensions irrécupérables acquérir une belle autonomie.* »

Le film « À ciel ouvert » est présenté ce samedi à 20 h au cinéma Imagix de Tournai, dans le cadre du Ramdam, le festival du film qui dérange. Mariana Otero sera présente. ■

SANDRA DURIEUX

« Nous ne voulions pas filmer les enfants au début »

ENTRETIEN

Dominique Holvoet raconte l'histoire de ce film comme celui d'une belle rencontre entre la réalisatrice et l'équipe du Courtil qui souhaitait faire connaître son travail.

Le film donne l'impression que Mariana Otero a pu travailler totalement librement. N'y a-t-il eu aucune limite à son travail ? *Cela a été difficile de savoir ce qu'on pouvait laisser filmer ou pas. Au début, nous ne voulions pas qu'on filme les enfants sans qu'ils soient floutés. Mais petit à*

petit, Mariana a su nous mettre en confiance et faire en sorte que son regard sur nous et les enfants nous rassure. Elle a alors entrepris un travail important avec les parents pour leur expliquer sa démarche et elle est parvenue à presque tous les convaincre.

Ce qui est frappant, c'est l'encadrement. Ils sont parfois trois intervenants pour un enfant... *Au Courtil, nous comptons 100 équivalents temps plein pour 250 enfants et jeunes adultes pris en charge dont 200 en internat. Nous ne pourrions pas proposer*



Dominique Holvoet, directeur adjoint du Courtil. © CORALIE CARDON.

cet encadrement si nous ne recevions pas le financement de la

France car nous accueillons majoritairement des Français. Les budgets de l'Awiph sont insuffisants pour une telle prise en charge.

On est loin ici des dérives de certaines institutions belges prenant en charge des Français... *Il est vrai que certains investisseurs ont vu dans le système de financement par la France, un moyen de se faire de l'argent. On ne peut que déplorer ce genre de pratique qui donne une mauvaise image de notre métier. Mais l'accord-cadre qui a été récem-*

ment signé entre la France et la Belgique a permis, à mon sens, de faire le ménage en reconnaissant les institutions historiquement installées. Mais la question des moyens alloués au secteur reste cruciale en Belgique. Car pour le reste, les institutions disposent d'une certaine marge de manœuvre dans la prise en charge, dans les méthodes utilisées. Sans cette ouverture d'esprit, le Courtil n'aurait jamais existé. Il faut veiller à ce que cette particularité puisse perdurer. ■

Propos recueillis par
S.DX